

CARNET MONDAIN.

BAIS A L'OPERA.

- 14 Février CHEVALIERS DE MOMUS.
18 " KREWE OF PROTEUS.
19 " MYSTIC KREWE OF COMUS.
A LA SALLE DE L'EXPOSITION:
19 " REX.

TEMPERATURE

Du 12 février 1901.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

La Loi d'Expulsion.



Chez le Père Monsabré.

Paris, 31 janvier.

J'ai pris hier une bien belle leçon de charité chrétienne. Une heure durant, en effet, j'ai causé avec le Père Monsabré de la loi sur les congrégations et je me suis retiré sans avoir entendu tomber des lèvres du vénérable moine, du grand prédicateur, un mot de colère, voire même une parole sévère contre ceux qui préparent l'attentat sacrilège. Le Père Monsabré se borne à les plaindre, à déplorer leur aveuglement et leur inconscience. Il dit:

—Notre devoir est de courber la tête sous le coup nouveau qui nous frappe, de le recevoir comme venant de Dieu. Les maux qui atteignent les justes sont profitables non seulement à eux-mêmes, mais aux méchants. Puis, sont les vraiment des méchants au sens absolu du mot, ceux qui s'approprient à nous chasser de France? Ce sont plutôt de pauvres gens, mal renseignés sur nous, sur notre vie, sur le but que nous poursuivons. Prions Dieu pour que leurs yeux s'ouvrent, pour que se dissipent les téneurs qui obscurcissent leur jugement.

—Un tel langage dans votre bouche, n'est pas, mon Père, pour nous surprendre. Il n'en est pas moins vrai.

—N'achevez pas. Le Seigneur nous l'a dit: si nous avions de la colère ou de la haine contre les païens qui nous font du mal,

arrivé parfois pour la nomination des évêques...
—Je vous en prie, mon ami, ne parlez pas ainsi des évêques et ne les accusez pas de tiédeur. Ce que vous paraissez prendre pour le désir de complaire au gouvernement, n'est, en réalité, que l'application des principes de douceur et de tolérance que Jésus est venu enseigner sur la terre et que l'Evangile, ensuite, nous a conservé. Nos Seigneurs les évêques sont animés de l'esprit de Dieu, et s'il leur arrive en certains cas de faire à la société moderne des concessions légères, ils se retrouvent de roc chaque fois que sont en jeu l'intérêt de l'Eglise et le salut des âmes.

—Attendons donc la fin du débat engagé devant les Chambres, attendons de voir la façon dont leurs décisions seront appliquées. Rappelons-nous que l'Eglise est éternelle, et que par conséquent rien ne peut la détruire. La France est sa fille aînée et la sera toujours, en dépit de tout. Pour ce qui est des serviteurs du Christ, ils sont sur terre pour souffrir. Et nous reconnaitrons que leur lot de misères est bien peu de chose en comparaison du martyre des premiers chrétiens, en comparaison surtout des tourments qu'endura le sauveur. Si non nos chassés, nous partirons. Pour ma part j'abandonnerai mes frères et je m'en irai dans d'autres pays attendre qu'aïf passé le vent de tempête. Ici ou là, qu'importe! Le service de Dieu est sur toute la terre!

Ainsi m'a parlé le Père Monsabré. Je n'en suis pas moins intimement persuadé que l'éminent religieux aura un serrement de cœur quand il lui faudra quitter la bonne terre de France, la terre des aïeux. A l'appui de ce que j'avance, j'invoquerai le témoignage de ceux qui, en 1871, entendirent dans la cathédrale de Metz, son dernier sermon.

Après la reddition et l'occupation allemande, il venait d'y prêcher le carême. Le jour de Pâques, le temple était envahi; au pied de la chaire se pressait une assistance qui, pour pleurer les malheurs de la France, avait prié le deuil et était toute vêtue de noir. Le Père Monsabré, sur le point de finir, sentit lui monter de son auditoire affligé comme une marée de larmes, et soudain, ému lui-même dans le cœur et le sang de son pays, il prit texte de la fête du jour et de la résurrection pascale pour parler d'espérance...

—Les peuples aussi ressuscitent, s'écriait-il dans un admirable élan; on change leur nom, mais non pas leur sang... Vous n'êtes pas morts pour moi... mes frères... mes amis... mes compatriotes... Partout où j'irai, je vous le jure, je parlerai de vos patriotiques douleurs... jusqu'au jour de sermon de la délivrance que je chanterai sous ces voûtes...

Et il continua l'image magnifique, montrant les provinces mises au tombeau et que l'on croyait mortes, les provinces aussi gardées par des soldats, avec une plaie au flanc, dans la sépulture; mais un jour également la pierre volerait en éclats, et la patrie se leverait d'entre les morts!

On juge de l'immense émotion: toutes les femmes pleuraient; les hommes étaient debout, hors d'eux-mêmes, les bras tendus vers lui comme pour recevoir et éterniser cette minute d'héroïsme qui passait sur tant de deuil.

Voilà comment, en 1871, le Père Monsabré parlait de la France meurtrie. On a vu plus haut comment il juge les républicains qui le persécutent. Et ce sont ces hommes-là que

l'en représente comme des sanctionnés, des fauteurs de désordres et de révolutions.

L'ex-roi Milan.

Milano Obrenovitch Milan, ex-roi de Serbie, est mort avant-hier, comme nous l'avons annoncé dans nos dépêches. Il était né le 10 août 1854, à Jaasy, d'une mère moldave, Marie Cargari, qui avait épousé l'unique fils du prince Epurem. Milano Obrenovitch avait été adopté par le prince Michel, qui n'avait pas d'enfants de son mariage avec Julie Hunyadi, et envoyé par lui à Paris, en 1864, pour y faire son éducation.

M. François Luet, ancien professeur de philosophie, fut choisi comme précepteur du jeune prince qui suivit, sous sa direction, les classes du lycée Louis-le-Grand. Les événements de Serbie en 1868 et la mort violente de Michel Obrenovitch rappelaient brusquement le jeune Milan à Belgrade, où la lieutenance princière, ayant pour chef M. Mornoritch, président du Sénat, préparait les voies à son avènement. Accompagné de M. Huet, il y arriva le 23 juin 1868, fut proclamé prince de Serbie par la Skoupchtina, et sacré solennellement le 5 juillet dans la Cathédrale de Belgrade. Un conseil de régence, composé d'hommes influents, MM. Blaznavatz, Gavrilovitch et Ristitch, fut chargé du pouvoir exécutif pendant sa minorité.

Déclaré majeur le 22 août 1872, il prêta le serment constitutionnel en grande pompe et gouverna de nom et de fait. L'année suivante, il visita Vienne et Paris, où il reçut de M. le maréchal de Mac Mahon la grand'croix de la Légion d'honneur, et se rendit à Constantinople en avril 1874. Cependant, à l'intérieur, les partis se succédaient rapidement au pouvoir et les séances de la Skoupchtina présentaient un tableau complet de violence et d'ambitions; enfin éclata l'insurrection de la Bosnie contre les Turcs.

Le prince Milan, entraîné par la Skoupchtina à prendre fait et cause pour les insurgés, entra solennellement le 4 octobre 1875 dans la salle des délibérations, se déclara contre la guerre, et interrogeant les uns après les autres les membres de la Chambre souleva que la grande majorité partageait son opinion. Néanmoins la guerre fut déclarée le 30 juin 1876; le général russe Tcherniaïev prit le commandement d'une armée désorganisée, indisciplinée, qui commença à se battre dans des rangs plus d'adventuriers russes que de serbes. Milan se rendit en personne sur le théâtre de la guerre, mais, devant les échecs successifs subis par son armée, il retourna à Belgrade le 12 août 1886. Les conditions de paix proposées par la Turquie, sur la demande de l'Angleterre, furent repoussées par le gouvernement serbe, et la guerre continua.

Le général Tcherniaïev proclama le prince roi de Serbie, le 15 septembre, mais cette proclamation n'eut pas de suite. Les succès des Turcs l'eurent ouvert le chemin de Belgrade; un armistice fut conclu, et M. Tcherniaïev quitta le commandement. Une nouvelle Skoupchtina, élue en février 1877, ratifia les trois points du traité de paix: 1) la statu quo ante bellum; 2) amnistie générale, et 3) retraites des troupes derrière les anciennes frontières, douze jours après la signature de la paix. Il fut rompu lors de l'entrée des Russes en

Turquie, l'indépendance de la Serbie fut inscrite au traité de San-Stefano, et reconnue par le traité de Berlin.

A des embarras politiques vinrent se joindre des difficultés d'un ordre plus intime et dont les causes n'ont pas été éclaircies d'une manière certaine. Le roi Milan, qui avait épousé à Belgrade, le 5 octobre 1875, Nathalie Kechko, fille d'un colonel russe, éprouva la plus vive répugnance pour la vie commune; les époux vécurent éloignés l'un de l'autre pendant plusieurs années, la reine Nathalie faisant de longs séjours à l'étranger et principalement en Russie.

Elle se trouva en juillet 1888, avec son fils, le prince Alexandre, à Wiesbaden, lorsque le roi y expédia le général Protitch avec mission de ramener le jeune prince Ferdinand à Belgrade; ce qui se fit grâce au concours officiel de la police allemande. La reine elle-même fut invitée à quitter l'Allemagne. Ce premier acte accompli, le roi introduisit une instance en divorce, par l'entremise de M. Christitch, président du conseil des ministres auprès du synode des évêques, qui refusa de se prononcer, et ensuite auprès du consistoire auquel il demandait un jugement immédiat, sans tenir compte du mémoire de la reine portant opposition à cette demande. Le consistoire ayant refusé de statuer, le métropolitain de Belgrade, Théodore, prononça le divorce le 24 octobre 1888. Le roi Milan réservait une nouvelle surprise à son peuple.

Le 6 mars 1889, jour anniversaire de l'érection de la Serbie en royaume, au moment où il recevait les félicitations du corps diplomatique et des hauts fonctionnaires, il fut inopinément l'auteur de son abdication en faveur de son fils, qu'il proclama roi sous le nom d'Alexandre Ier, en instituant, pendant la minorité du jeune prince, une régence composée de MM. Ristitch, Belimarkovitch et Protitch. Il confirma cet acte par une proclamation publiée le jour même et le maintint malgré les instances de l'Autriche.

La Skoupchtina était invitée à voter une pension pour l'ex-roi, qui se réservait en outre le droit de diriger l'éducation de son fils pendant sa minorité. La grande préoccupation du roi paraissait être, à ce moment, d'empêcher le retour de la reine à Belgrade. De nombreuses difficultés furent cependant suscitées à la régence par l'ex-roi qui, dans les intervalles de sa résidence à l'étranger, faisait de long séjour à Belgrade.

En dernier lieu, un arrangement fut conclu le 15 avril 1891, en vertu duquel l'ex-roi Milan s'engageait à se tenir éloigné du pays jusqu'à la majorité de son fils, à condition que le séjour de la reine Nathalie n'y serait pas toléré. Cette dernière fut en effet, le 13 mai 1891, expulsée de Belgrade, où elle résidait depuis quelque temps dans une maison privée.

L'ex-roi Milan se fixa alors à Paris, où il vécut dans la retraite la plus absolue. En mars 1892 il renonça à toutes ses dignités et prérogatives et même à la nationalité serbe.

La Bonhomie de Verdi.

De M. Joncières, cette amusante anecdote sur le célèbre maestro:

Un jour, il reçut une lettre dans laquelle un inconnu lui disait qu'étant allé de Reggio à Parme pour entendre son opéra d'Attila, il avait été peu satisfait de la musique du maître. Est-

mant que peut-être il n'avait pas su apprécier à une première audition les mérites de la partition, il était retourné à Parme quelques jours après pour l'entendre une seconde fois. Cette nouvelle épreuve avait eu la même résultat que la première.

—J'en arrivai à cette conclusion, disait l'auteur de la lettre, c'est qu'Attila est un opéra dans lequel il n'y a absolument rien. Quand il aura fait salle comble deux ou trois fois, il sera relégué dans la poussière des archives.

—Vous pouvez maintenant, cher monsieur Verdi, vous figurer mon regret d'avoir dépensé trente-deux lires; ajoutez-y cette circonstance que je dépendis de ma famille, et que cet argent trouble mon repos comme un spectre effroyable. Je m'adresse donc franchement à vous afin que vous m'envoyez cette somme. En voici le compte:

Chemin de fer: aller... lires 2 60
retour... 3 20
Théâtre... 8 "
Détestable souper à la gare 2 "
Deux fois... x 2

Total... lires 31 80
"BERTANI.

"Via San Domenico, L^o 5."

Que croyez-vous que fit Verdi? Il écrivit à Ricordi d'envoyer à Bertani la somme de 27 lires 80 c. "Ce n'est pas le chiffre qu'il demande, ajoutait-il, mais que je paye encore son souper par-dessus le marché, ma foi! non. Il pouvait très bien manger chez lui. Il est bien entendu qu'il s'engagera à ne plus entendre mes nouveaux opéras, de manière à m'épargner de nouveaux frais de voyage."

Bertani envoya naïvement un reçu, avec l'engagement de ne plus entendre de nouveaux opéras du maître.

Les habitants boivent Abita à l'habitation. Ça épargne les maladies, ainsi que la bourse.

THEATRES.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Albini fait des promesses à l'Académie, avec ses tours merveilleux et sa troupe de vaudeville qui est excellente.

—Demain, jeudi, matinée, ainsi que samedi.

CRESCENT.

Les ministres Primrose et Dockstader ont obtenu l'autorisation de se rendre, cette année, à la Nouvelle-Orléans. Il est vrai que la troupe est excellente, meilleure peut-être qu'elle ne l'était les années passées. Mais aussi les belles recettes!

TULANE.

La foule remplit la salle Tulane depuis dimanche, à cause des représentations de l'Emir ou Frank Daniels enlève tous les applaudissements.

GRAND OPERA HOUSE.

"East Lynne" poursuit le cours de ses succès au Grand Opera House. La troupe Baldwin Melville y attire la foule. "East Lynne" est peut-être la pièce la plus suave, la mieux goûtée de la saison. Vendredi, il y aura matinée comme à l'ordinaire.

OPERA.
Pas de représentation hier soir, vu que les Atlantides et leurs invités avaient envahi la salle, mais, ce soir, mercredi, grande représentation de "Attila" avec tous les premiers sujets de grand répertoire.
Relâche également, jeudi, pour cause de grande procession suivie de bal par les Chevaliers de Momus.
Vendredi, représentation extraordinaire au bénéfice de l'Ecole française du 14 Juillet: "Galathée" et "Mireille"; deux chefs-d'œuvre.
Samedi, "Faust."

(Communiqué)
Représentation à l'Opéra de la Société Française du 14 Juillet.

C'est après-demain vendredi que doit avoir lieu la représentation de Gala donnée à l'Opéra Français par la Société Française du 14 Juillet au profit de son Ecole Gratuite de Garçons. C'est avec le concours de tous les membres de la troupe de M. Berriel que la Société du 14 Juillet a pu organiser un programme des plus attrayants et des plus artistiques.

D'abord on donnera deux chefs-d'œuvre de l'Ecole française: "Galathée" de Victor Massé et "Mireille" de Gounod, qui s'ont pas encore été joués cette saison. Les distributions sont très heureusement comprises pour présenter toute la troupe au public qui sera très curieux d'entendre le rôle de Pygmalion dans "Galathée" chanté par la première fois à la Nouvelle-Orléans par une artiste comme Mme Bouche-Chais, et celui de Vincent dans "Mireille", chanté par un ténor de la valeur de M. Jérôme.

Quant à Mesdames Talazis et Doux, elles ne pourront qu'être excellentes dans les rôles de Galathée et de Mireille, et Madame Monthezon sera une des plus agréables surprises de la soirée dans le Pâtre de Mireille. Parmi les artistes hommes nous trouvons les noms de notre aimable impresario, M. Berriel, et de l'excellent basson, M. Bourgeois. Enfin pour donner un éclat exceptionnel à la fête de vendredi il y aura un intermède patriotique comprenant la "Marsaillaise", chanté par M. Balleroy; le "Red, White and Blue", par M. Chais et le fameux hymne à la Liberté de Godard, qui verra bien chanter Mme Nisa Pack.

En dehors de M. Henry Dalmagne, conseil général de France, qui a bien voulu promettre d'honorer de sa présence cette soirée charitable et patriotique, la Société Française de Bienfaisance de la Nouvelle-Orléans sera officiellement représentée par son président, M. J. M. Vergnole, et les autres administrateurs de la société qui, ainsi que la Société du 14 Juillet, feront figurer leurs drapeaux à la soirée de vendredi prochain.

Les billets sont en vente au Grunwald Music Store, 735 rue Canal, et s'envoient vite. Avis donc aux retardataires.

Pour terminer, citons les noms des membres du comité de direction de la Société du 14 Juillet après lesquels on pourra obtenir de plus amples renseignements:
A. Braton, président; A. S. Leclerc, 1er vice-président; Vital Tadjou, trésorier; J. Magendie, secrétaire; M. A. Darcantel, Alphonse Fortier, A. Mauris, E. De Blanc, A. Langlois, E. Dubon, A. Oehmichen, Gus. Soniat, F. Gonzo.

MOT POUR RIRE.

Mme X... une personne mère, regardé friter des jeunes gens et des jeunes filles.
—J'adore ce qui est jeune, dit-elle en minaudant.
Alors Taupin qui l'a entendue:
—A la bonne heure, au moins, vous n'êtes pas égoïste!

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.
No 84 Commence le 17 Janv. 1901.

LA Faute de Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT
Par PAUL ROUGET.
DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR D'UN BERCEAU.
I
LA FAUTE D'UNE MÈRE.

—Si tu pouvais dire vrai, mon enfant!
—Tu verras, mère. Mais il

faut te soigner et te guérir. Pour cela, la tranquillité est nécessaire.

—Je l'aurai davantage maintenant que tu sais... C'est cela surtout qui m'oppressait, qui me touffait de te voir ainsi dans l'ignorance. J'avais si peur que tu divulguant ce secret moi-même, tu ne vinasses à exagérer ma faute et à me condamner ainsi que ton père l'avait déjà.

—Cela prouve, mère que tu n'as pas en moi toute confiance!
—Si, mon Henri, mais que veux-tu, j'ai été si cruellement éprouvée, que ces craintes étaient excusables.

Le jeune homme avait aidé sa mère à se lever. Puis, lui prenant le bras, il la guidait doucement. Ils traversèrent le cabinet de travail, le salon qui était encore éclairé, et gagnèrent ainsi la chambre à coucher de madame Lipray.

—On n'appelle sans doute pour un cas pressant!

—Mais tu me tant travaillé aujourd'hui déjà, mon Henri! Tu as aussi grand besoin de repos. Il me faut pas te gêner, cependant.

—Oh! mère, mais que ce que tu dis là est inutile. Si on me réclame, j'irai. Un médecin se doit aux malades.

La pauvre mère ne répondit pas. Son fils n'avait-il pas raison? Cependant, il ajoutait:
—Allons, repose-toi, mère; je vais voir de quoi il s'agit.

II
UNE MYSTÉRIEUSE DÉSES-PÉRÉE.

De quoi il s'agissait! Il fut tout de suite mis au courant par la voix qui venait de l'antichambre et qu'il reconnut pour être celle de la concierge, la mère Biré.

—Ah! non Dieu! mon Dieu! quel malheur! s'exclamait elle, s'adressant au domestique qui était venu lui ouvrir; est-ce que M. le docteur est là, au moins?

—Mais oui, madame Biré. Qu'est-il donc arrivé?

—Ah! une affaire que j'en ai les sangs tournés, ma parole! Mais je ne peux pas vous raconter. La petite, là-haut, gigote sur son lit. Prévenez vite M. Lipray. C'est une jeune fille qui s'est empoisonnée.

Henri avait poussé vivement la porte et il s'élançait.

—Vous dites, mère Biré?
—Ah! justement, voilà Monsieur. La providence en est. Sans votre respect, je suis venue à une heure inopportune. Et je vous dérange. Mais on sait la bonté de M. le docteur.

—Voyons, vous parlez d'empoisonnement? interrompit le médecin, agacé du verbiage épué de la brave femme.

—Oui, une locataire du sixième, une pauvre petite ouvrière. Elle est sur son lit, qui se tord. Venez vite monsieur le docteur.

—Bon, je vous suis.

Le jeune homme courut à la chambre de sa mère; en deux mots il la mit au courant de ce qui arrivait, lui ordonna de se coucher, puis passa dans son laboratoire, prit deux ou trois fioles contenant des contre-poisons et revint en toute hâte dans l'antichambre.

La concierge l'attendait là. Ensemble ils gravirent les étages.

Et tout en soufflant bruyamment, la mère Biré, une matrone énorme... grande comme un gendarme, expliquait:

—Seigneur de Dieu, une fille si bien, si gentille! Penser à se faire périr à son âge! Si ce n'est pas une abomination! J'étais loin de me douter de ça, il y a dix minutes, en montant l'escalier pour éteindre mon gaz!

—Mais on ne l'avait pas vue tantôt, la petite. Et ça nous étonnait, Biré et moi, parce que tous les soirs, presque, elle descendait un instant dans la loge vers les six... sept heures.

—On avait plaisir à causer avec elle; vous savez, instruite, éduquée et charmante tout de suite.

—Ça nous avait bien étonnés qu'elle n'eût pas descendu aujourd'hui. Aussi Biré, quand j'ai monté éteindre mon gaz, tout à l'heure, m'a dit:

—Entre donc voir chez la petite!

—On ne l'appelle que comme ça entre nous...

—J'ai gravi les six étages, j'ai frappé à la porte de sa mansarde.

—Rien, pas de réponse.

—Diantre! que je me suis dit, ça serait qu'elle n'aurait pas rentré? C'est pourtant pas son habitude! Depuis trois mois qu'elle loge ici, pas une fois elle n'a manqué...

—Enfin, après tout, elle est libre...

—J'allais redescendre. Bon, voilà que j'entends comme un gémissement. Mon sang ne fait qu'un tour. Je me précipitai dans une chambre à côté de la mansarde.

—Et qu'est-ce que je vois? La pauvre petite qui se débattait sur sa couche... elle poussait des hurlements, la figure toute verte; puis un verre, un flacon sur la table de nuit...

—Elle s'est empoisonnée, que je me dis, et aussitôt je cours à votre porte...

—Ça ne peut-être que ça; d'ailleurs, vous allez bien voir, car nous y voilà, monsieur le

docteur!

Elle avait débité cela très vite, mangeant la moitié des mots en parlant.

Ils arrivaient en effet devant une mansarde dont la porte était défoncée. Déjà dans le corridor, des gens effarés, des locataires, attirés par le bruit qu'avait fait la concierge, allaient et venaient.

—Et des exclamations s'élevaient:
—Elle bat la campagne, que je vous dis!

—Elle est fichue!

—Vous croyez qu'elle s'est empoisonnée?

—Bien sûr. Il y a encore le flacon et le verre à côté d'elle!

—Et puis, paraît qu'elle vient de le dire.

—Mais le motif?

—Ah! dame, ça, on n'en sait trop rien.

—C'est pourtant pas difficile à deviner.

—Dans l'état qu'elle est!

—C'est dommage, vraiment!

—Ah! la pauvre fille!

—Etant les gens qui se pressaient à la porte, le jeune docteur entra.

D'ailleurs, on se retirait respectueusement devant lui.

Une bonté à demi consumée, posée sur une petite table de bois blanc, éclairait la pièce.

C'était la mère, mais la mère propre, décente.

—Dites-moi, dit un lit de fer, bien bordé devant et dont

les draps étaient d'une blancheur irréprochable.

Sur ce lit, un corps, parmi des vêtements en désordre, s'agitait convulsivement.

Rapidement, Henri Lipray s'en approcha. Avissant sur la table de nuit le flacon dans lequel se trouvait encore un peu de liquide blancâtre, il le prit, le porta à ses narines, cherchant à reconnaître par l'odeur la nature de ce liquide.

Il n'en avait pas. Annoncé suscription non plus sur le flacon. Comment savoir?

Bravement, le jeune homme ferma de son index l'orifice du flacon, retourna celui-ci, puis le remit à sa place.

Et du bout de la langue il toucha le doigt que le liquide venait d'impréger.

Dans les cas urgents, les médecins ont recours à ce moyen dangereux pour reconnaître le poison employé.

Il fit un certain courage, Henri Lipray, lui, n'hésita pas. Il fit aussitôt une légère grimace.

Il savait ce qu'il voulait savoir. La saveur sucrée du liquide le renseignait. C'était une dissolution d'un sel de plomb, de Saturne très probablement.

—Vite, de l'eau tiède! ordonna le médecin.

Une voisine, qui s'était avancée jusqu'à son lit, se pencha vers lui.

—J'ai justement sur mon